

ments du cœur de Claire, et, par délicatesse, Gérard s'effaçait. Claire devenait libre. Ils partaient ensemble pour le pays du soleil. Des horizons apparaissaient à l'imagination d'Elie, tout composés de ciels clairs, de flots bleus et de villas fraîches parmi des palmes et des fleurs; et ces ciels étaient lumineux comme un bonheur de toujours, cette mer infinie comme la tendresse d'une femme au grand cœur, ces fleurs et ces palmes gracieuses et parfumées comme les pensées d'un amant comblé. Puis le jeune homme rêvait encore d'un intérieur que Claire ornerait de sa douce présence, où elle passerait avec la grâce lente de ses gestes, avec le sourire ému de sa bouche, avec le regard caressant et noyé de ses grands yeux. Pas une seule appréhension des difficultés à vaincre ne troublait le charme de ce mirage, et cette griserie de l'attente s'augmentait encore à mesure que se rapprochait l'instant de la visite à la rue de Balzac... Deux heures venaient de sonner. Elie Laurence était à sa table, trompant sa fiévreuse impatience par la lecture des quelques billets qu'il avait reçus de Claire, quand son domestique entra, portant une enveloppe dont la suscription le frappa aussitôt droit au cœur. C'était bien l'écriture de celle qu'il aimait. « Qui a remis cette lettre?... » demanda-t-il aussitôt, car il ne voyait sur cette

large enveloppe ni timbre ni cachet de la poste : « Un commissionnaire qui est parti aussitôt, » lui répondit-on. Ses mains tremblaient. Il posa cette enveloppe — qui, à en juger par le poids et l'épaisseur, devait contenir plusieurs feuillets — sur sa table et à côté des autres. Oui, c'était bien l'écriture de Claire, ferme, un peu masculine et pleine, avec sa régularité droite et comme son air de loyauté. Elie comprenait que sa destinée tenait tout entière dans ce paquet de papiers que des doigts de lui bien connus avaient manié. Un cachet de cire sur lequel était empreinte l'image d'une hirondelle fermait la lettre. C'était lui qui avait donné cette pierre gravée à son amie, à la suite d'une causerie dont il se rappela tous les détails. Enfantinement et par une superstition d'amoureux, il baisa ce cachet, puis il ouvrit la lettre. Il y avait en effet plusieurs feuillets, — et à la tête du premier un mot qui fit tressaillir Laurence.

---

### CONFESSION D'ADIEU

*Onze heures du soir.*

« Quand vous recevrez cette lettre, mon ami, — ah! pardonnez-moi de vous le dire tout de suite,

mais il faut qu'il en soit ainsi pour que vous lisiez ces pages comme je vous les écris, avec le sentiment de l'irrévocable, — il y aura entre nous des lieues et des lieues, et il y aura surtout ma volonté de ne plus jamais vous revoir. Vous serez, vous, à Paris, prêt à continuer une vie qui, malgré ce que vous en croirez au premier moment, a son avenir. Et, si vous pleurez à la lecture de ces lignes, ce sera de ces larmes qui soulagent, — larmes de guérison à travers lesquelles la douleur d'aujourd'hui regarde un lendemain d'espérance. Je serai, moi, bien loin de cette ville où je vous ai connu trop tard, cachée sous un faux nom dans un coin perdu, et j'achèverai une existence qui, du moins, sera délivrée de l'affreuse atteinte des fautes que j'ai pu prévoir, des remords que j'ai pressentis. C'est là une résolution que je vous supplie, que je vous ordonne de respecter. Mais pourquoi parler d'ordres et de supplications? Lisez seulement jusqu'au bout ces feuilles où je veux me confesser à vous tout entière, et vous comprendrez, comme je le comprends, avec une évidence invincible, qu'entre vous et moi ma vie est dressée qui me défend de vous demander le bonheur. Ah! Ma vie! un dernier sentiment de femme me pousse à vous la montrer dans sa plus intime essence. J'ai besoin, au moment où je vous

quitte pour toujours, de vous laisser de moi une image vraie, et qui me justifie même de vous quitter, — qui me justifie de tout le reste. Je sais que j'ai commis ce que la morale des hommes considère comme la plus coupable des fautes. A l'époque où j'ai fait ce que j'ai fait, ma tranquillité d'âme était absolue. Aujourd'hui je songe au jugement que vous pouvez porter sur moi. Je me dis que je ne vais plus être pour vous que le souvenir d'une absente sans retour possible, d'une morte à jamais disparue. Et j'ai peur. Il me semble que vous voyez des taches sur ma conscience, et, de ces taches-là, il faut que je me lave. J'ai connu des femmes dont le souhait suprême fut d'être parées avant qu'on ne les couchât au cercueil. Pourquoi l'amie qui meurt à vous n'aurait-elle pas cette coquetterie de sa tombe, — un peu pour elle et peut-être beaucoup pour vous? Je les tromperai ainsi, en pensant à vous plaire, ces dernières heures que je dois passer dans le petit salon où vous veniez, parmi ces meubles qui furent les témoins muets de nos longues conversations de tant de soirs d'hiver. Etre ici et vous écrire, c'est vivre avec vous une dernière fois, avec le vous des veillées douces, avec l'ami qui me comprenait et qui m'aimait comme je lui avais demandé de m'aimer. Non, Elie, ne voyez pas un re-

proche dans cette phrase. C'est la plainte d'une âme endolorie, mais contre la destinée, contre elle-même, et non pas contre vous qui n'avez commis d'autre crime que de croire à la possibilité de me refaire un bonheur à force de tendresse. Vous allez sentir, comme je le sens, que c'était là un rêve insensé. Mais de ce rêve je vous suis reconnaissante jusqu'au fond de l'âme. Hélas! ce n'est pas pour vous avouer ces choses que j'ai pris la plume. L'idée de votre peine domine à présent ma volonté... — Je viens de m'arrêter quelques minutes, je ne pouvais plus continuer. Me voici tout à fait calme. La lucidité s'est faite dans ma pensée. Mon désir de conquérir votre estime à jamais est si fort en ce moment que, par un étrange pouvoir de résignation, je ne tremble plus. Je le sens, j'aurai l'énergie de vous parler de moi comme d'une autre. Qu'un peu de cette énergie passe en vous pendant que vous me lisez! Que de fois depuis ces dernières semaines je me suis assise ici, avec l'idée de vous raconter ma vie pour vous faire comprendre cette nécessité d'une séparation si douloureuse que j'ai toujours reculé, comme j'ai reculé devant une confession qui en était le premier acte!... Maintenant que j'ai la force d'agir, j'ai aussi celle d'écrire. Mais par où la commencer, cette confession d'adieu? Comment vous

parler de moi quand je voudrais tant vous parler de vous? Essayons...

« Mon ami, je ne vous raconterai ici ni mon enfance ni ma première jeunesse. Ces deux époques ne furent marquées par aucun de ces événements d'âme qui sont pour une jeune fille de quinze ans le présage d'une destinée romanesque. Cette enfance et cette jeunesse, vous les avez regardées, rendues vivantes et présentes à nouveau, dans le portrait qui me montre assise aux pieds de mon père et cherchant ses yeux avec mes yeux. Oui, c'est bien moi, cette enfant obéissante et douce, — c'est bien moi, telle que je me rappelle avoir été durant des années et des années. Je ne me souviens pas d'avoir eu, durant cette période, un accès de révolte ou de mécontentement. Comme les heures passaient, inaperçues, heureuses et calmes, dans notre appartement de la rue de Varennes, assez pauvrement meublé, car les meubles dataient de longtemps déjà, et je me rappelle avoir mis des années à m'habituer depuis au luxe moderne! Les hautes fenêtres donnaient sur un jardin aux grands arbres, dans lequel un promenoir avait été aménagé pour une dame âgée qui demeurait au rez-de-chaussée. Un domestique la voiturait, aux minutes du

soleil, dans un petit chariot roulant. Je me revois, en ce moment même, par une bizarrerie de mon souvenir, le front appuyé contre le carreau et regardant la vieille dame avec une pitié attendrie. C'est au printemps, par un après-midi de lumière et de verdure. Mon père caresse mes cheveux nattés et m'appelle sa petite sainte. C'était un nom bien beau pour une si jeune enfant. Il y avait pourtant chez moi une vertu par laquelle je n'étais pas trop indigne de cette gâterie de langage. Une vertu ? non, un simple instinct, mais réellement irrésistible, de droiture et de douceur. Agir d'après une règle acceptée et plaire à ceux que j'aimais était mon unique désir, et aussi naturel que de jouer et de songer. J'étais née avec un secret amour de l'harmonie intérieure, qui me faisait trouver un extrême et spontané bonheur à mettre en accord ce que je devais et ce que je faisais, mes affections et mes actions. Surtout j'éprouvais une horreur innée du mensonge, et qui allait jusqu'à la souffrance. Beaucoup d'enfants ont subi ainsi que moi une impression d'étonnement à la rencontre des premières tromperies officielles, — comme d'entendre leur mère ordonner au domestique de répondre aux visiteurs qu'elle n'y est pas, alors que réellement elle garde la maison. Par une douloureuse spécia-

lité de caractère, ce genre d'étonnement ne s'en alla de mon esprit que tout à fait tard, et même ce ne fut jamais une complète acceptation. Les formules usitées dans le monde pour les discours et les lettres de politesse déconcertaient mes secrètes probités au point de me rendre habituellement silencieuse, et je passais pour un peu fière, quoique je fusse au dedans de moi profondément tendre et timide. Sans doute aussi dès lors les maldives, les solitaires susceptibilités de ma conscience étaient développées plus qu'il n'eût convenu pour mon bonheur, car les yeux de ma mère — des yeux noirs et tout pareils aux miens — me suivaient quelquefois d'un regard facilement inquiet, comme si elle eût eu peur de mes soudaines révoltes contre ce qui n'était pas une entière sincérité. C'était une femme d'une mélancolie singulière et qui demeurait des jours entiers dans sa chambre. Mon père hochait la tête et répondait à mes demandes un : « Elle a toujours été ainsi. » J'avais plus d'abandon avec lui qu'avec elle, et je me le reprochais, tant le scrupule intime était déjà vif en mon cœur. Ah ! mon ami, lorsque, par delà tant d'années écoulées, je revois la jeune fille que je fus alors, avec le beau rêve d'impeccable loyauté qui fut le roman moral de ma jeunesse, et lorsque je compare l'enfant de jadis à la femme que

je suis devenue par l'exagération même de ce rêve, comment me consoler de n'avoir pas eu aux pieds de qui effeuiller ces lis de mon adolescence, — un ami comme vous à qui prodiguer ces trésors perdus? Trop tard! Trop tard! Ce refrain passe pour moi dans la sonnerie plaintive de toutes les heures depuis quelques mois... Mais j'ai juré d'être courageuse.

« Mon existence paraissait donc toute tracée, et je comprends que si mon père et ma mère eussent vécu jusqu'à l'époque de mon mariage, je ne serais pas à vous écrire maintenant la déplorable et banale histoire de mes aspirations trompées. Ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, et avant que je n'eusse atteint ma dix-neuvième année. Je n'avais pas encore achevé de porter mes costumes de deuil, que mon oncle, qui me servait aussi de tuteur, m'avait fiancée à celui dont le nom était le mien au moment où vous m'avez connue. Pour que vous puissiez vous expliquer mon consentement, il faut que je vous avoue, mon ami, un état d'esprit que votre éducation d'homme ne vous permet peut-être pas de soupçonner. J'étais, à cette époque, aussi complètement ignorante qu'il est possible du véritable sens de ce mot : le mariage. L'extrême régularité du détail de ma vie de jeune fille, jointe

à ce goût de la soumission qui faisait la marque dominante de mon caractère, m'avait même préservée de ces rêveries, innocentes et pourtant passionnées, par lesquelles la plupart des femmes s'élancent vers l'amour avant de le connaître. Je dois ajouter que mes lectures avaient été surveillées par ma mère d'une façon exceptionnellement sévère, qu'aucun jeune homme n'était admis dans notre intérieur, et que la santé chancelante de mes deux parents avait, pour ainsi dire, supprimé nos relations mondaines. Mon oncle me dit que j'épouserais M. Audry et je répondis que j'obéirais, — comme j'aurais fait pour toute autre injonction. En vérité, quand je pense avec quelle légèreté mon tuteur m'a conseillé, commandé presque l'acte qui devait décider de toute ma vie; quand je me souviens de la naïve inconscience avec laquelle j'envisageais cette union, et quand je me répète qu'il en est ainsi la plupart du temps, je demeure confondue et désespérée. Comment des hommes qui, pour tout le reste des choses de l'existence, sont à ce point scrupuleux et délicats, se prêtent-ils de gaieté de cœur à l'infamie que représente quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent un mariage du monde? M. Audry m'avait demandée, parce que le million qui constituait ma fortune était liquide et placé en solides

valeurs. Mon oncle l'avait accepté, je dois le dire, parce qu'il était intéressé à l'avenir financier de M. Audry. D'ailleurs, célibataire, il se jugeait incapable de veiller sur une fille de vingt ans. Et puis j'avais auprès de lui la renommée d'être la petite sainte. « Claire sera heureuse partout et toujours, » disait-il, — et il le croyait.

« Et j'aurais été, non pas heureuse, mais calme et contente, oui, malgré les misères du mariage sans amour, le sentiment du devoir formait si bien l'arrière-fond de mon âme, que je me serais paisiblement résignée à ma vie, si des circonstances inattendues n'avaient froissé en moi d'une manière inoubliable, et dès la seconde année de ce mariage, cette ferveur de loyauté, — religion mystérieuse de mon cœur d'enfant, de jeune fille et de femme. Je ne vous parlerais point de cet incident comme je vais le faire, librement, si le procès que M. Audry a dû subir, voici trois années, n'avait révélé au public une indécatesse de conscience que je fus, bien longtemps, seule à connaître. Il faut aussi que je vous fasse comme toucher au doigt la nature de mes idées sur mon mari dans ces débuts de notre union, pour que vous sentiez mieux toute la force du coup dont je me trouvai frappée. Il y a dans M. Audry deux hommes très distincts : celui qu'il

montre au monde, facile, communicatif, presque banal, généreux par tempérament et aussi par politique, — et l'autre, celui qui gagne de l'argent et fait des affaires, implacable, féroce, dénué de scrupule et insoucieux de tout, sinon du succès. Je ne connaissais que le premier de ces deux personnages, et lui, ne connaissait de moi que la femme silencieuse et douce qu'il avait prise comme un objet maniable à sa fantaisie. Or, il arriva qu'un matin mon mari entra chez moi, et, tranquillement, mathématiquement, avec des chiffres à l'appui, les yeux aigus, la voix dominante, il m'expliqua qu'il lui fallait, et sur l'heure, quatre cent cinquante mille francs. Après de grosses pertes subies à la Bourse coup sur coup, il avait cru pouvoir réparer sa mauvaise chance en exécutant une spéculation frauduleuse sur les titres de la banque dont il était l'administrateur. Je pourrais vous raconter dans son moindre détail cette spéculation, car tous les termes dont M. Audry se servit ce matin-là étaient si précis qu'ils me sont demeurés dans la mémoire. Bref, il se trouvait menacé d'une réclamation et d'un procès, et une part de l'argent de ma dot pouvait acheter le silence de ses ennemis. Seulement, la teneur de notre contrat de mariage lui rendait ma signature nécessaire. Dans toute cette histoire, je

n'aperçus aussitôt qu'un seul désastre, mais dont l'évidence fut pour moi foudroyante, à savoir que j'étais mariée à un voleur. Je regardai ce visage maintenant débarrassé de son masque de bonhomie, et le bandit m'apparut. Avec sa face rasée et le casque de ses cheveux courts, c'était un forçat que je crus voir devant moi. Les phrases qu'il me prononça pour se justifier, et qui exprimaient ses idées sur la morale de l'argent, son regard et le ton de sa voix en les disant, les espérances de compensation prochaine qu'il fit luire devant mes yeux pour achever de déterminer mon consentement, — tout contribua à redoubler en moi le sursaut de ma première révolte. Et, lui aussi, reconnut dans la brusque métamorphose de mon visage une femme qu'il ne soupçonnait pas. Il eut peur, une minute, devant la soudaine révélation de mon énergie d'honnêteté. Que lui importait, en définitive? Je donnai ma signature. Il était sauvé; — mais, moi, sa femme, j'étais perdue. Peut-être, si j'avais grandi dans un autre milieu et de bonne heure soupçonné les compromis de conscience familiers à la société moderne, j'aurais pardonné à mon mari d'avoir passé à côté du déshonneur. Mais, je vous l'ai dit, je ne savais rien du monde. Un déchirement s'était fait dans mon être, à la pensée que j'étais unie pour toujours

à un malhonnête homme, j'avais alors cette sensibilité de conscience virginale et pure qui ne pactise pas avec l'infamie. — « Je suis la femme d'un voleur!... » — Voilà ce que je me répétais depuis cette heure-là, et huit années durant, dans la solitude amère de mon âme. Pendant huit années, j'ai porté un nom qui me faisait horreur, partagé la maison et le luxe de quelqu'un que je méprisais. Pendant huit années, j'ai été la madame Audry que vous avez connue, sérieuse et silencieuse, et qui semblait la statue vivante de la paix du cœur. Mais si l'on avait pu lire dans ce cœur, que l'on jugeait si résigné, alors qu'assise à la table de quelque dîner d'apparat je causais avec un voisin des mille objets de la conversation parisienne, certes on aurait eu peur d'y voir la moisson d'idées violentes, d'idées douloureuses, d'idées révoltées, qui s'y levait et y grandissait de jour en jour.

« A la lumière de mon expérience actuelle, je comprends ce que je sentais dès lors par mon instinct, que le plus dangereux malheur qui puisse frapper une créature jeune et passionnément éprise de sincérité, c'est d'avoir à souffrir de l'injustice. Cette injustice, que l'on subit naturellement, comme une représaille inévitable, quand on a l'habitude de la commettre soi-même, atteint l'âme jeune et qui

aurait horreur de faire le mal, au vif et au fond de son être intime. Et si l'injustice dont cette âme est meurtrie a pour complice la société entière, c'est une épreuve redoutable et qui peut modifier la conduite de toute la vie. Ce peu de mots contient l'histoire abrégée du drame moral qui se joua en moi, — drame mystérieux dont le monde a connu et condamné le dénouement. Le début de cette crise étrange date du lendemain de ce jour où j'acquis la conviction de l'infamie secrète de M. Audry. Nous avions déjeuné ensemble, comme d'ordinaire, et il sortait, léger, heureux, triomphant, pour retourner à ses affaires. Je ne sais pourquoi je le regardai monter dans son coupé, par une fenêtre de mon salon qui donnait sur la cour de notre hôtel. Le cheval piaffa et la voiture partit. Il me vint à la pensée que tout le décor de la vie de cet homme était un mensonge accepté par le monde, et, par un retour sur moi-même, je me dis que ma vie, à moi aussi, était maintenant et pour toujours un mensonge; car j'allais vivre à ses côtés, partager son faux honneur, m'acquitter de mon rôle de femme de ce faux honnête homme, sans que rien de ce que je ferais pour remplir cette tâche haïssable fût conforme à mes désirs et à mes rêves. Et ce serait ainsi à jamais! Et je n'avais pas mérité cela! Je

tournai et retournai cette terrible idée, et je m'aperçus condamnée par avance et sans trêve aux comédies de mes devoirs sociaux. Cette évidence subitement découverte de mon irrémédiable servitude aboutit d'abord à une résolution de renoncement qui était, certes, la sagesse. Je me jurai de traverser le monde et ma destinée, comme une religieuse traverse la cour de son couvent, c'est-à-dire repliée sur moi-même, sans rien demander à ce qui m'entourait et sans rien attendre du lendemain. Et, avec de la rêverie, avec des lectures, avec des bonnes œuvres, j'ai pu réaliser longtemps cet étrange Idéal d'abdication. Je m'habillais sans voir ma parure. Je parlais sans livrer ma pensée. Je souriais sans qu'une ligne de mon visage révélât ma détresse intérieure. J'étais une nonne voilée au milieu du luxe et des fêtes. Mais la nature, qui nous a donné une âme ardente et remuée, ne nous permet pas plus d'immobiliser les mouvements de cette âme que ceux de notre corps. Quelle que fût l'énergie avec laquelle je m'appliquais à me dominer, il y avait au fond de moi un désir de bonheur que je ne pouvais vaincre tout à fait, et qui éclatait, à de certains moments, en désespoirs intolérables devant les années de ma jeunesse qui passaient, passaient, sans rien m'apporter et pour ne plus revenir. Comme toutes les



silencieuses, j'étouffais de sentiments contenus, et la tempête cachée se déchainait avec une violence d'autant plus forte que je ne lui donnais aucune issue au dehors. J'avais appris, peu à peu, à mieux juger des choses, et je savais, pour les avoir devinées ou pour en avoir reçu la confiance, bien des secrets de bien des personnes. Que de fois, au cours d'une soirée, il m'est arrivé de surprendre dans les yeux ou dans le sourire d'une femme de mon âge, avec laquelle je causais, les traces, pour moi si reconnaissables, de quelque félicité clandestine! Elle a vu celui qu'elle aime, aujourd'hui, pensais-je. Ou bien encore, derrière la tristesse morne de certains regards, derrière des pâleurs douloureuses et mises sur le compte de fausses migraines, je devinais une de ces catastrophes intimes, qu'il faut taire et dont on se sent mourir, — cruelle rançon des ivresses coupables. Quelque chose, en moi, protestait invinciblement contre l'hypocrisie de ces femmes, et je ne pouvais pas comprendre que leur cœur ne saignât point à voir leur amant assis auprès de leur mari, à subir le tutoiement officiel de ce mari, tandis que l'homme auquel elles appartenaient dans le mystère de leur conscience leur disait : Vous. Mais aussi comme, en les plaignant de cette honte, je les enviais parfois de vivre, de dépenser les richesses

de leur cœur, d'être malheureuses même, — au lieu que je me comparais, dans ma pensée, à un cadavre habillé par le couturier à la mode! Une mélancolie s'emparait de moi, à la suite de ces crises, indéfinie et inguérissable. Cette société dans laquelle je me trouvais prise se montrait à moi comme une immoralité organisée. N'infligeait-elle pas à tous les êtres, sous une forme ou sous une autre, le martyre dont j'étais victime? Elle leur disait de tromper pour être heureux, ou de renoncer à toute espérance. A la minute où je vous écris, je revois des fins d'après-midi, à Paris, où je demeurais seule dans ma chambre, couchée sur une chaise longue, tandis que les contours des objets s'effaçaient lentement. C'a toujours été pour moi l'heure meurtrière. Je me surprénais à verser des larmes silencieuses sur moi-même, comme ma mère en avait pleuré dans son agonie. D'autres fois, c'était au bord de l'Océan, aux belles heures des beaux matins du mois de juillet. La mer était bleue, les voiles blanches, la fête de la vie éparse sur l'eau et dans le ciel. Par les fenêtres de ma villa de Trouville, je regardais cet horizon, — et j'étais plus seule qu'une veuve!

« Commencez-vous d'entrevoir, mon ami, quelles résolutions singulières pouvaient naître dans cette